

## Sommaire

n.10 Olivier Supiat



n.25 Antonio Altarriba



# TONNERRE BULLES!

La revue des petits Tappistains

n.19

Galien 2017

Les Petits Tappistains

La Tribune à l'école

2016

Le Bulletin de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

de la presse de la presse

COLOMBIERS

FRANÇOIS BAILL

OLIVIER SUPIAT

ANTONIO ALTARRIBA

JULIA BERNARDI

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA

FRANÇOIS BAILL

ANTONIO ALTARRIBA



## édits

« N'oubliez pas vos préférences ! » nous lançait Mademoiselle Agnès, notre hôtesse d'accueil, au moment où l'équipe de *Tonnerre de Bulles* allait franchir la porte vitrée du building des Petits Tappistains pour partir en vacances. La copine nous conseillait de sortir couverts. Pourtant, pendant nos jours de repos, nous ne nous lâchâmes pas le slip, comme disait Youssef. Nos cervelets restèrent en ébullition. Le numéro que vous tenez, sifflamment, entre vos mains, nous l'avons pensé tout au long de l'été, fuse-t-il en pente douce. Le sommaire était fait : La Gull, Supiat et Altarriba. La maquette était même bien avancée. Mais comment faire mieux ? Comment célébrer Frank La Gull ? Là, les idées ont commencé à germer : une couverture dépliée en trois volets, un cahier central, et puis, tiens, et si on augmentait le grammage de la couverture ? À *Tonnerre de Bulles*, nous croyons dur comme fer à l'avenir du papier, alors nous avons mis le paquet pour donner à notre cher cahier un aspect « objet-objet ». Le papa de Théodore Proust a complètement joué le jeu en nous déposant de magnifiques illustrations pour le portfolio (en pages centrales). Nous sommes donc fiers de vous proposer ce nouvel opus doté de nouveaux atouts. Hélas, notre joie fut entachée par le décès brutal de Michel Proust à la fin du mois d'août. Nous aimons profondément son travail, d'une finesse exceptionnelle. Nous apprécions aussi grandement l'homme que nous avons interviewé à plusieurs reprises. Nous nous associons donc à Brazao, La Gull et Bercović, pour lui rendre hommage. Au moment où nous écrivons ces lignes, il y a du vent dans les saies... et des larmes sur nos joues.



adapté par Claude-Henri Buffard [Nulr -- avril 2014], Géant lui avait proposé trois dessinateurs et Gallota m'avait remis. Je venais d'achever *La Famille des Invisibles* quand j'ai reçu commande de quarante dessins à réaliser en deux mois, et sans avoir le moindre texte. Je me suis rendu à Grenoble pour assister au spectacle et rencontrer le chorégraphe. Lors de notre entretien, je lui ai déclaré ne rien connaître à la danse contemporaine et que je réaliserais les illustrations uniquement si le spectacle me plaisait. Ce qui fut le cas car ce divertissement pour enfants était basé sur une histoire simple et drôle. À travers cette expérience, j'ai découvert un autre

monde, beau et insolite. Ce fut là encore une belle rencontre ainsi qu'une expérience enrichissante.

Pest-on revenu sur l'Olivier Supiot scénariste et notamment des Aventures oubliées de Baron de Münchhausen. Pourquoi avoir choisi d'adapter ce texte ?

Longtemps auparavant, avec Alfred, nous avions envisagé la possibilité de travailler ensemble sur ce texte. Puis nous sommes partis chacun de notre côté avec nos projets respectifs. À un moment, je l'ai appelé afin de remettre en chantier ce projet mais il était très occupé, et m'a suggéré de poursuivre l'entreprise en solo. À la base, j'avais envie de me confronter à une longue histoire me permettant de faire voyager ce trouillard personnage dans trois univers différents [Nulr -- trois albums ont été publiés chez Vents d'Ouest de 2006 à 2008 : Les Orientales, Les Amériques et Chinoiserie].

Tu n'arrêtes encore aujourd'hui des essais de scénariste ?

Où, mais je ne me heurde pas. Par rapport à l'époque de mes débuts, je prends beaucoup de temps pour me décider sur un sujet. J'ai des envies d'adaptations mais je n'ai pas encore trouvé le texte qui me plaît. Le fantastique m'attire. Il y a encore tellement de sujets et de genres que j'ai envie d'aborder, je marche au coup de cœur. La bande dessinée est un média très vivant et encore très libre. J'aime collaborer ou travailler seul, mais je suis avant tout été capté par une histoire, un sujet, ou un personnage. Finalement, je suis toujours un petit garçon. ■

**OLIVIER SUPIOT**  
BIO EXPRESS

1971  
Naissance à Angers

1997  
Remporte l'Iglo Art  
«Grain de Po» au  
Fib' d'Angoulême.

1998  
Première planche  
publiée dans  
*Fuite d'Arcat*.

1999  
• Écriture premier  
album publié  
*Le Cycliste*  
• Premier tome  
de *Marie-Françoise*.

scénariste d'Eric  
Baptizat (Géant).

2002  
*Le Désordre*,  
scénario d'Eric  
Dmond (Géant).

2006  
*Les Aventures  
oubliées de Baron*

de Münchhausen, 11  
(Vents d'Ouest).

2011  
*Un amour de  
marmelade* (Géant).

2015  
*Peter et le Lakka*,  
scénario d'Olivier Ka  
(Géant).

2016  
*Le Cheval qui se  
souhaitait plus être  
une œuvre d'art*  
(Géant).

2017  
*La Duchesse et  
Monsieur Mouchet*  
(Éditions de la  
Sautter).

# MOI, ALTARRIBA...

Paru en 2009 en Espagne, *El Arte de volar (L'Art de voler)*, d'Antonio Altarriba, dessiné par Kim, débarque en français deux ans plus tard, chez Denoël Graphic, comme un coup de poing dans l'univers de la bande dessinée à tendance biographique. Mais c'est en 2014, avec *Moi, assassin*, porté par le dessin de Keko, que l'art d'Antonio Altarriba — sans jeu de mot — prend tout son sens et que je ressens l'envie de mieux connaître cet écrivain et scénariste si percutant pour une fan de bande dessinée, de polar, d'humour noir, qui porte à José Muñoz une admiration sans borne.

Propos recueillis par Joëlle Bernard



Couverture de  
*Moi, assassin*,  
scénario d'Antonio  
Altarriba, dessin  
de Keko (Denoël  
Graphic, 2014).



" TUER EST UN ART..."

" Je ne suis pas nationaliste, ni Basque,  
donc Espagnol et professeur de Français et pour eux  
je représente les deux oppresseurs."



A

ngoulême, janvier 2016, Festival de la Bande Dessinée, j'ai la chance de faire la connaissance d'Antonio Alcarilla à la Maison des Auteurs et son humour me parle tout de suite. Nous sommes en phase. Il accepte l'idée d'une interview mais m'avertit d'emblée : « — Attention, tu n'en sortiras peut-être pas vivant ! ». Je prends le risque...

Nos premiers échanges portent sur les réfugiés de la Guerre d'Espagne et leur langage, ce mélange d'espagnol et de français, souvent des mots transposés littéralement d'une langue dans l'autre, comme le raconte Lydie Salvaterra dans *Pas pleurer*, à propos de sa mère [Ndlr — ouvrage publié chez Seuil, en 2014]. Antonio me parle d'enfance de son enfance quand son père l'envoyait en vacances chez ses amis anarchistes près de Montpellier et de Narbonne. Son premier contact avec la langue française, qu'il ne quittera plus. Puis dans le stand de Norma, son éditeur en Espagne, nous démarrons véritablement l'interview qui est d'abord un échange chaleureux, une conversation à bâtons rompus où Antonio me parle de lui sans barrières. Pas vraiment besoin de le questionner. Il m'évoque son parcours.

À partir de 1962-1963, j'avais environ dix ans, je passe toutes mes vacances d'été en France chez des amis anarchistes de mon père, pendant deux mois et demi. Par rapport à l'Espagne franquiste de Zaragoza (Saragosse) où tout est péché, ici c'est un autre monde, j'entends les gens faire des blagues sur les cards, chanter des chansons lesées ou militantes. Et puis chez les « amis », tout passe toujours par les livres, par le goût de la lecture et de la culture, il faut se cultiver. J'ai appris le français et cela m'a marqué profondément. Dans *L'Ardeur*, le moment déci-

sif pour mon père et décisif pour nous, c'est quand il est mobilisé côté français, il est alors très clair pour lui qu'il va passer de l'autre côté. Il passe donc dans l'autre camp et tombe sur la Comrade Françoise. Il se retrouve avec un groupe d'Espagnols, anarchistes venus de France, qui ont passé la frontière pour se battre en 1936. Pour la première fois le mot « Français » entre dans la famille. De fait, j'apprends le français en 1962 à l'âge de dix ans. J'ai tous les ans en France jusqu'en 1969, date à laquelle je pars à l'université pour devenir professeur de français. En fait, tous les étés, je fais la route avec la ma mère (sic à dix), en Allemagne, Suisse, Hollande, Yougoslavie et, à chaque fois, au retour, je passe chez les amis de mon père. Quand je fais mes études, il est déjà très clair que je suis prof de français. J'ai fait des études de philologie française, je lis en français. Dans un premier temps, je suis lecteur assistant à Béziers, puis à Montpellier, au lycée Paul Valéry. Je retourne à Victoria, en Espagne, en septembre 1975 pour devenir un poste de professeur d'université. En octobre, Franco meurt. Par la suite j'aurais voulu bouger davantage mais c'est la transition qui commence en Espagne et, avec l'autonomie des régions, et celle des universités, il devient difficile de changer. Je suis donc resté au Pays basque tout en étant Aragonais, situation qui, après avoir vécu la résistance au franquisme, devient difficile car je ne suis pas nationaliste, ni Basque, donc Espagnol et professeur de français et pour beaucoup, je représente les deux oppresseurs à la fois. Très militant contre l'ETA, je reçois des menaces dans les journaux, on écrit "baschi" sur ma boîte à lettres. C'est dur à vivre et, vu mes opinions, de passer d'une oppression à l'autre. Actuellement, le gouvernement et le président Rajoy ne veulent pas revenir sur la période de la Guerre civile, ni le gouvernement basque sur l'ETA. Les Basques n'ont participé à la Guerre Civile qu'après l'obtention de l'autonomie par le gouvernement de

« Mon goût me portait vers la littérature maudite... »

la République. Le Pays basque était scindé en deux, une partie française et une partie républicaine qui s'est rendue aux Italiens.

J'ai entendu parler de résistance au franquisme après la guerre civile. Julio Llamazares en parle dans son premier roman *Lune de Loup*.

Où, cette résistance a existé, Dàila Martínez, fille du pastillero Quico, a incarné la résistance de son père à València jusqu'à dans les années 1950. Les années 1960, c'était le grand silence. Je me souviens qu'en 1964, j'avais douze ans, toute l'Espagne s'est couverte d'affiches *Veinticinco años de paz* (vingt-cinq ans de Paix). La réponse était : « Quarante ans de Victoria ! ».

Parle-moi un peu de tes lectures paillardes ont été fondamentales dans ta vie ?

À l'adolescence, j'ai lu *Stendhal*, *Le Rouge et le Noir*, *Le Chiennerie de Pierre*. On vivait de façon tellement intense. Il y avait aussi *Le Nain*, de Sarraï, et aussi *Hausen*, *Lauterbach*. Mon goût me portait vers la littérature maudite, sans obscure, celle qui donne une perspective sur l'humanité, une vision non complaisante. Ces lectures ont toujours été accompagnées de lectures de bande dessinée, en Espagne et en France. La bande dessinée espagnole est restée plus longtemps un produit pour enfants. En France, elle était plus juvénile, plus adulte et j'ai grandi avec la revue *Pilote* puis, à partir des années 1970, les premiers numéros de *L'Écho des Savanes*, *Mitzi* *Orléans*, les éditions *Panoramas* et ses grands formats, etc. Quand j'ai débuté comme prof, j'ai dû lire ma thèse et j'ai choisi comme thème la bande dessinée. Il m'a fallu trouver un directeur de thèse, ce qui n'était pas gagné dans le contexte de l'université espagnole de l'époque. J'ai trouvé un prof qui m'a dit qu'il ne connaissait rien à la bande dessinée mais qu'il me connaissait, moi, et qu'il allait me laisser faire et apaiser les difficultés. J'ai intitulé ma thèse *La bande dessinée francophone des années 1970 jusqu'en 1980*. J'y parlais du langage de la bande

dessinée, de la figuration narrative, parce que cela faisait plus sérieux et j'ai eu un jury qui n'est pas allé contre. J'ai mené en parallèle des écrits sur la bande dessinée ainsi que des scénarii. D'abord un travail sur la thèse d'un ami de Zaragoza, un grand dessinateur, fondateur d'un fanzine qui m'a ensuite demandé des scénarii. En fait, toute ma carrière oscille entre théorie et critique, scénarios et romans. J'ai écrit cinq ou six romans plus des récits, non traduits en français, en particulier chez Toupans Éditions, dans la collection étrange « La Soutera vertical » (*La Soutera vertical*). Pour moi, il est inconcevable de rester dans la théorie sans passer à la pratique, et vice-versa. J'ai tout le temps mené cette double ligne et j'attache beaucoup d'importance à la réflexion sur l'art de raconter.

Comment travailles-tu pour tes bandes dessinées ? Écris-tu le scénario puis cherches-tu un dessinateur ?

Oui, je cherche le dessinateur qui convient le mieux au projet. Il y a un moment décisif. Tu as déjà ton histoire en tête, plus ou moins développée, plus ou moins écrite et tu te demandes quel dessinateur va pouvoir réaliser cette histoire. Il faut séduire ton dessinateur. Il faut que son style graphique, mais aussi son monde, s'adapte à l'histoire. J'ai travaillé avec Kiko et avec Kim, aucun n'aurait pu dessiner l'histoire de l'autre. Kim n'aurait pu dessiner *Moi, journaliste* mais il est parfait pour *L'Art de voler* et pour *L'Âge brisé*. J'ai aussi travaillé avec une fille, Laura, une amie d'Alex Vicente, lequel a écrit une phrase pour introduire le livre. C'est de la bande dessinée étrange, écrite en parallèle de mes mondes étranges. J'ai également travaillé avec les dessinateurs Ricard Castells, Luis Royo... le scénariste est toujours infidèle, il pense : « Je suis venu travailler avec un autre ! »

Aucun dessinateur n'est venu le voir avec un projet ?

Ce qui est bien avec le succès, c'est que tu comes de courir après les éditeurs. Aujourd'hui, ce sont eux





Couverture de *L'Art de venir*, scénario d'Antonio Alarriza, dessin de Kim Dowell Graphic, 2011.

« Le mal n'est pas une déviation mais le noyau de notre nature. »

qui courent après moi, de même que les démons-  
traux. Actuellement, je termine un travail avec Ser-  
gio García, jusqu'ici dévianteur pour la jeunesse,  
dans un registre noir très puissant. Je broche le scé-  
nario, le dessin est en cours, et c'est très experimen-  
tal. La bande dessinée s'intitule *Corporal del delito*  
(*Les Corps du délit*). Je suis parti de l'idée de la sil-  
houette du mort, dessinée à la craie sur le sol. Ici,  
l'inséparable de la silhouette devient la façon dont la  
victime est morte, et raconte l'histoire de son assas-  
sin. Il y a plusieurs crimes, les silhouettes sont  
en taille réelle et la bande dessinée sera pliée, et à  
déplier pour la lecture. Tu pourras suivre l'histoire à  
l'intérieur du cadre, et lire des textes plus littéraires  
qui l'accompagnent [Ndlr — le livre est sorti en  
mai 2017 chez DDBeta].

Restons dans le noir et dis-moi s'il y a des au-  
teurs de polars actuellement en Espagne qui  
l'intéressent particulièrement ?

Oui, Víctor del Arbol (*La Trésorerie de Samoré*)  
et Ari Sáez de La Maza (*Le Bourreau de Gaudí*).

Et en bande dessinée ?  
Je ne sais pas en ce moment.

Et les auteurs de *Les Serpientes ciegas* (*Les Ser-  
pens aveugles*) ?

Ah oui, Felipe Hernández Cava avec Bartolomé  
Seguí ! Cava avait écrit *Sombros* (*Ombres*) dans  
les années 1980, sur dessin de Pedro Arjona.

En janvier 2015, Moi, avoué a obtenu le prix  
ACBD à Angoulême. Kekes et lui avez été conviés  
à en parler à l'Espace Polar SNCF, j'avais alors  
pris quelques notes. Tu indiquais que « l'histoire  
est un règlement de comptes avec le milieu uni-  
versitaire et, surtout, avec la bonne conscience »,  
qu'il s'agissait d'un « roman qui s'adresse à  
l'assassin que nous pourrions porter en nous ».   
Pourrais-tu développer cette dernière phrase ?  
Quel lien avec l'extrait d'un texte de Sade, bon

de *Voyage d'Italie*, mis en exergue du livre ?

Parler de « règlement de comptes » diminue la force  
d'une histoire, diluée dans le désir de serpeance ou  
dans le ressentiment. Je préférerais plutôt de critique  
du milieu universitaire et des médias qui se créent  
sous le couvert des « compétences » intellectuelles.  
En tout cas, le crime de l'intrigue veut revenir  
sur une vieille question. Comment expliquer une  
vision complaisante de la nature humaine quand  
la constante plus marquante de notre histoire est la  
persistance, même le développement, de la capacité  
à nous entretenir. C'est dans ce sens que la citation  
de Sade se justifie. Il expliquait notre comporte-  
ment comme conséquence d'une pulsion agressive,  
même insurannée. Le mal n'est pas une déviation  
mais le noyau de notre nature.



**FRÉMIONISTES  
DE TOUS LES PAYS,  
UNISSEZ-VOUS !**

Martinica et la communication  
avec l'équipe de la revue  
Papiers Nickette à l'usage  
collectif de cette collaboration.

« le suis "frémioniste" de première carte,  
je suis le travail d'Yves Frémion depuis  
*Le Petit Mickey Qui Va Pas Pour Des Gros*.  
Papiers Nickette se situe dans un espace très  
nécessaire entre la récupération et la découverte  
de propositions graphiques toujours originales.  
Il y devrait collaborer plus activement. »

Tu disais aussi : « — Comment un jeune de vingt  
ans peut-il prendre la décision de tuer pour la pa-  
trie ? Tuer devient un acte patriotique. À l'opposé,  
le personnage de Moi, assasiné lui pour le plaisir,  
et de manière totalement arbitraire. » Ma ques-  
tion : le fait-il pour l'amour de l'art ?  
C'est ce que le personnage dit, mais on n'est pas  
obligé de le croire. Son discours dénonce les actions  
des autres. Mais n'y a-t-il pas aussi une justifica-

« Une bonne partie de l'imagerie religieuse représente des scènes d'une énorme cruauté. »

tion des scènes ? Les crimes qu'il commet sont-ils réellement gratuits ? La violence qui l'habite s'explique simplement par un désir esthétique ou de radicalisation créative ?...

Keko a déclaré : « — J'ai tout de suite pensé à la figure d'Antonio pour le personnage. D'abord je l'ai dessiné pour rigoler et ça lui a plu ! ». C'est gentil mais un peu inquiétant, non ? Quand on lit l'album, et que l'on le croise, il se crée un phénomène d'identification difficile à détacher et on ne peut pas s'empêcher aussi de soulever la part de l'autobiographie. D'ailleurs, un de tes collègues t'aurait dit : « — J'ai lu ton livre et je ne monterai plus jamais avec toi dans l'ascenseur ! » Dans la même lignée, j'ai une question plus lointaine... vis-tu entouré de tableaux comme ceux que l'on voit dans l'hôtelier ?

Je vis entouré de tableaux, de dessins, de photos, de planches originales... J'ai toujours été très soigné et très porté sur l'aspect visuel. Ce ne sont pas des images aussi « caractéristiques » que celles qui décorent les espaces de vie de mon protagoniste, mais j'avoue un penchant pour les scènes fortes ou qui proposent une intrusion à nos attentes et à nos règles...



## LA VIE EN FILIGRANE

À 85 ans, Antonio vient de prendre sa retraite de l'Université et se consacre à l'écriture. Son dernier album traduit en français, *La Vie en Filigrane*, a paru en 2018 chez Denoël Graphis. Ce récit biographique est le miroir de *Le Jardinier*. Après la vie de son père, Antonio nous fait entrer dans l'intimité de sa mère et la redécouvre avec nous. À travers elle, il nous révèle une autre facette, une autre perception de la culture traditionnelle de l'Espagne arabe, sous et après le franquisme et, au filgrane, de nouveaux, raconte sa propre vie. *La Vie en Filigrane* est dessiné par Ken, dont le graphisme s'est épanoui, devenant plus de subtilité à l'écriture. À lire soigneusement, dans l'attente de la traduction des *Chapitres*.

Ce professeur de *Moi*, *omnis* donne dans ses cours d'histoire de l'art une interprétation très particulière de l'art religieux, violente et provocatrice, à la fois admirée et controversée, une réflexion autour de l'art et de la cruauté. Qu'est-ce qui t'a inspiré ce choix ?

Ce n'est pas un choix, c'est une évidence. Une bonne partie de l'imagerie religieuse représente des scènes d'une énorme cruauté. Crucifixions, tortures de martyrs, supplices de condamnés, danses de la mort... C'est le patrimoine visuel d'une religion qui a mis davantage sur la peur que sur la foi. La souffrance ouvre les portes du ciel et purifie les pécheurs. Si on ne souffre pas en vie, on souffrira après la mort. Ce corpus doctrinal a donné une galerie d'une merveilleuse beauté, mais hanée par un plaisir morbide de la contemplation de la douleur. C'est comme si la dévotion passait par un plaisir sadomasochiste. ■



Dans *Moi*, Antonio, le dessinateur Ken donne sa vision sur les traits d'Antonio Martínez.

